

LRD

La montagne, laboratoire d'un nouvel équilibre

« Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté.

» On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émeussent, ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment.

» Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale... »

Ce passage de *La nouvelle Héloïse* illustre pourquoi ce roman a tant influencé l'imaginaire occidental sur la montagne. Avant que Jean-Jacques Rousseau n'en dise tant de bien, les Alpes étaient jugées affreuses et faisaient peur. A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, elles se mettent au contraire à susciter la convoitise (Bätzing et Rougier, 2006).

Au XX^e siècle, la montagne reste un lieu sacré pour des millions d'êtres humains. Pas en Occident, où elle ne revêt plus aucun mystère et ne fait plus l'objet d'interdits : au prix de son enlaidissement et de sa dégradation, on y creuse d'énormes trous et tunnels pour qu'y défilent des colonnes de camions, on l'urbanise avec force infrastructures touristiques souvent malheureuses. Les visiteurs y circulent en masse. Les marchandises y transitent sans entrave.

Depuis quelques années, cependant, un nouveau tournant semble s'amorcer. Il se fonde sur les données qui révèlent l'extrême fragilité des montagnes et, simultanément, la dépendance des plaines à leur égard, en particulier pour leur approvisionnement en eau.

Les montagnes ont toujours fait l'objet de modes de gestion et de propriété particuliers. Aujourd'hui, elles cristallisent le besoin de trouver un équilibre entre l'exigence de maintenir

une activité florissante et celle de les protéger. Trois entrées au moins permettent d'avancer sur ce terrain : la capacité à limiter les infrastructures de transport routier, la maîtrise de la pression touristique et la cohabitation avec les derniers grands prédateurs.

Limiter les infrastructures routières

Des sentiers muletiers aux chantiers des tunnels du Gothard et du Lötschberg en passant par les premières diligences et les cars postaux, la traversée des Alpes a, en trois siècles, connu une évolution fulgurante : de l'épreuve à la facilité dérisoire, de quelques dizaines ou centaines de traversées à des dizaines de milliers par jour. Mais désormais, l'explosion incontrôlée des camions dans les vallées alpines n'est plus tenable.

Depuis 1987, l'Initiative des Alpes se bat pour limiter le transit de camions dans les Alpes. Ses efforts et la démocratie directe suisse ont permis à ses animateurs de changer le cours de la politique suisse des transports.

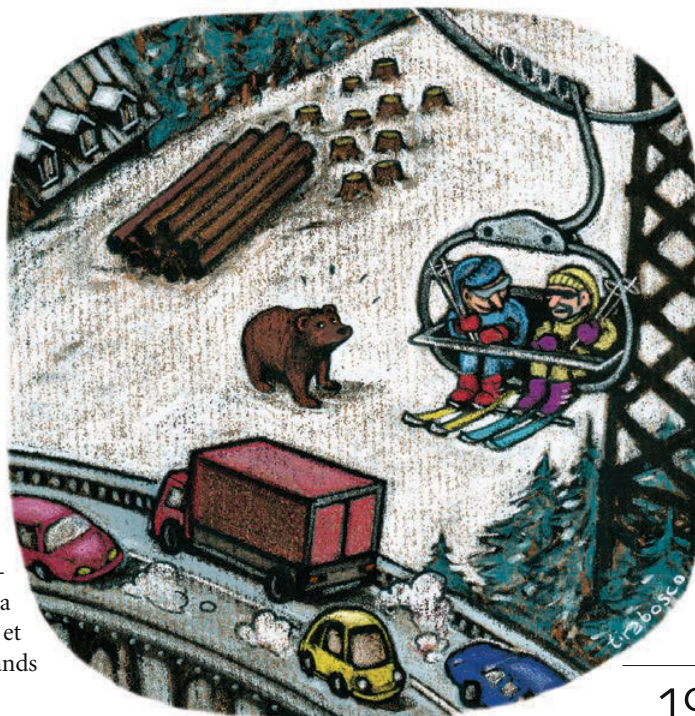
Cette belle réussite est une source d'inspiration et d'espoir pour les militants des pays voisins. Et ils en ont besoin : en France, en Italie et dans l'Union européenne, les politiques de transfert modal sont loin d'être à la hauteur.

Maîtriser les flux touristiques

Les premiers touristes en montagne passaient plusieurs semaines, voire des mois à l'hôtel. Leurs séjours sont aujourd'hui infiniment plus courts et sporadiques. Pourtant, l'urbanisation du tourisme ne cesse d'étendre son empreinte sur les vallées, les pentes et les cols.

A Crans-Montana, l'une des plus grandes stations de montagne de Suisse, les élus ont voté un moratoire sur la construction de résidences secondaires. L'expérience est en cours, elle a au moins le mérite de faire réfléchir.

Les sports de nature correspondent à un développement réputé plus doux que celui des grands équipements touristiques. Mais leur



impact environnemental n'en reste pas moins important. Là aussi, des expériences sont menées sur l'arc alpin pour le réduire.

Cohabiter avec les derniers grands prédateurs

Après la disparition, au début du XX^e siècle, du lynx, du loup et de l'ours en Suisse, et du lynx et du loup en France, un changement de mentalité s'est opéré, à la fin du siècle, chez une partie des acteurs de la montagne, des opinions et des autorités publiques. Ces trois grands prédateurs sont des indicateurs de la santé des écosystèmes dont ils ont besoin pour vivre. Et la montagne est le dernier espace où cela leur est devenu possible : s'ils s'y épanouissent, c'est plutôt bon signe.

En même temps, ces animaux posent, surtout le loup et l'ours, de graves problèmes aux éleveurs de moutons. Les chiens de protection des troupeaux et, plus encore, la présence humaine offrent des solutions partielles. En Suisse, des bergers et des chiens sont formés pour gérer la cohabitation du loup et des troupeaux. En France, des bénévoles assistent les bergers pour protéger les troupeaux.

Les Alpes en modèle

Toutes les régions de montagne ne sont pas confrontées aux mêmes pressions. Dans maints endroits du Massif central, des Vosges, des Alpes du Sud et des Pyrénées, le tissu économique est précaire. Des associations et des élus cherchent à y maintenir ou à y attirer des habitants dans les vallées. Reste que le cas des Alpes est très intéressant, car cette région est en avance sur les problèmes... et les solutions.

WERNER BÄTZING ET HENRI ROUGIER. *Les Alpes. Un foyer de civilisation au cœur de l'Europe*, Lep, Le Mont-sur-Lausanne, 2006. ■